

# La transfiguration du *petit guichet* dans le *Livre de l'Espérance*<sup>(1)</sup> d'Alain Chartier

Midoriko Kageyama

Le *guichet* remonte à l'étymon ancien-nordique, *vik* (= baie) d'où il signifie « cachette, retraite » et « recoin »<sup>(2)</sup>. Alors que ce terme prend le sens principal : « une petite porte pratiquée dans une grande », il concrétise la mort ou bien a une connotation obscène<sup>(3)</sup>. Le *guichet* joue dans le *Livre de l'Espérance* (1428-1430) un rôle symbolique. Qualifié de « petit » en soulignant la petitesse, le terme se transforme tantôt en porte fermée de la mémoire, tantôt en ouverture de la lumière et de la voix. Il désigne également la précarité : quiconque veut franchir le guichet peut se blesser, à cause du vent qui souffle.

La définition de la *vision* est à la fois de voir l'objet réel ou l'homme vivant et de percevoir l'image irréaliste – songe, illusion et hallucination –. Le guichet étant abordé par le biais de la *vision*, cette présente étude porte sur sa signification donnée dans l'ensemble de l'œuvre. En outre, une grande importance est accordée à ce pertuis au *Roman de la Rose* (la 1<sup>ère</sup> moitié : 1225-40, la 2<sup>ème</sup> : 1275-80), qui fait l'objet de débats au bas Moyen Âge. Il en va de même dans le *Livre de l'Advision Cristine* (1405) de Christine de Pizan, écrivaine contemporaine d'Alain Chartier. En comparant le *Livre de l'Espérance* principalement avec ces deux œuvres, on examine la position du *guichet* dans cette figure triangulaire.

D'autre part, on ne saurait ignorer la traduction française du texte latin, le *Curial*, qui est censé être une version abrégée ou une glose de la première moitié du *Livre de l'Espérance*. F. Heuckenkamp suggère que le texte latin fût composé par Ambrogio de Migliis et la version française soit attribuée à Alain Chartier<sup>(4)</sup>. Bien que des contestations se soient élevées sur ce point, étudiées par P. Bourgain-Hemeryck<sup>(5)</sup>, la plainte du courtisan dans cette œuvre en prose fera également l'objet d'analyse afin de considérer le *guichet* par rapport à la cour.

## 1. L'étymologie du *guichet*

Le sens propre de ce terme dans certains dictionnaires usuels des médiévistes est « une

petite porte pratiquée dans une grande » et le plus ancien « reçois, retraite, cachette »<sup>(6)</sup>. D'après Tobler-Lomatch, le sens premier est « Pfortchen (petite porte) », « Türchen (portillon) »<sup>(7)</sup>. La juxtaposition de deux graphies, *ghicet* et *huicquet*<sup>(8)</sup> chez Jean Molinet, est une amorce de l'intérêt pour ce mot de l'éditeur de *Faitz et ditz*, Noël Dupire.

« Quelle est l'origine de guichet ? », commençant par cette interrogation, Dupire fait une analyse sémantique en se référant à l'alternance phonétique en picard<sup>(9)</sup>. Il présente l'avis de Diez que l'étymon remonte à l'ancien norrois *vik*, lequel signifie « baie » et au sens figuré, « retraite ». Dupire rapproche cet étymon de l'anglais *wiket* dont la graphie est identique à l'ancien français du Nord. Le mot ancien normand, *vik*, est dérivé de la langue indo-européenne, *viç* en sanskrit, dans *les Védas*, canon religieux brahmanique. Étudié par George Curtius, ce terme, *viç*, y désigne « celui qui entre, colon, homme<sup>(10)</sup> ». L'ancien français du Nord, *wiket*, est rattaché au patois normand, *viquet*, comme le montre Henri Moisy<sup>(11)</sup> et également au wallon, *wichet* mentionné dans *Oxford English Dictionary*<sup>(12)</sup>. *REW* (Meyer-Lubke)<sup>(13)</sup> constate le rapprochement de la forme du français moderne, *guichet*, du francique, *wisk* renvoyé au « mouvement rapide ». Cela rappelle un jeu anglais, « cricket ».

La graphie de ce terme d'origine germanique, *guichet*, est variable comme en témoignent les citations dans Tobler-Lomatch et Godefroy : *wiket*, *wisket*, *guinchet*, *guicet*, *guichès*, *guischet*, *guichet*, etc. Conformément à la méthode de Henri Bonnard et Noëlle Laborderie<sup>(14)</sup>, on peut expliquer une évolution phonétique, relativement simple, passant de *wiket* à *guichet* identique en français moderne. **W** germanique initial introduit après la disparition du **w** latin, à partir du IIe siècle, surtout au Ve siècle. D'abord, l'articulation vélaire s'est renforcée, d'où vient l'occulsive vélaire **g**. Ensuite, le **w** germanique a perdu son articulation labiale. Par ailleurs, selon Bonnard, « dans certains mots germaniques, **k** devant e, i, ou yod s'est palatalisé comme **ch** ».

Dupire fait remarquer la distinction de la graphie avec *s* telle que *guischet*, *wisket* de celle sans *s* et la possibilité d'un autre étymon, *ostium*. D'autre part, quant à une leçon exceptionnelle dans le *Livre de l'Espérance*, *guisset* (ms. BnF. fr. 832, fol. 3r), il est possible de la rattacher au synonyme, *uis*, et par la forme, le diminutif, *uisset* dans les alternances en picard comme le témoigne l'article de Dupire. On retrouve également d'autres graphies : *guischet* (ms. BnF. fr. 126, fol. 224r-a, ms. BnF. fr. 833, fol. 4v), *guychet* (ms. BnF. fr. 1123, fol. 126r), *guichoit* (ms. BnF. fr. 1128, fol. 51v). On réexaminera particulièrement la graphie *guisset* par le biais de signification (*infra*).

## 2. Le guichet dissimulé au plus profond : reflet du *Roman de la Rose* dans le *Livre de l'Espérance*

Le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris est un récit où le protagoniste ne cesse de pénétrer dans un espace caché. Attiré par le chant des oiseaux, le narrateur, faisant le tour de l'enceinte et de la clôture de mur sans *pertuis*<sup>(15)</sup>, est parvenu à une petite porte : « Tant que un uisset moult bien serré / Trouvai, petitet e estroit ; »<sup>(16)</sup>. Le *guichet* de « charme » (en bois de charme / d'enchantement) s'ouvre par Oiseuse pour introduire le narrateur dans un verger qui serait resté caché sans le gazouillement d'oiseaux : « Le guichet, qui estoit de charme, / Adonc m'ouvri une pucele, / Qui assez estoit gente et bele. »<sup>(17)</sup>. Ce jardin est un espace clos où les chants des oiseaux variables règnent et les « beles genz » dansent la carole avec accompagnement de chant de Deduiz. Le guichet aux ramures que Oiseuse a ouvert au narrateur l'incite à décrire un jardin clos, paradis terrestre, soit *locus amoenus* fugitif.<sup>(18)</sup>

Dans le *Livre de l'Espérance*, l'ouverture fait contraste avec celle du *Roman de la Rose*. Le narrateur=je, saisi par des pensées sinistres et souffrant d'insomnie et de manque d'appétit, est entraîné au logis d'*enfermeté* par Mélancolie sous la figure d'une vieille dame. Le terme, *enfermeté*, dont la notion à double sens contraire, l'infirmité et l'enceinte fortifiée,<sup>(19)</sup> est choisi subtilement par l'auteur, substitué à la « maladie ». Le logis d'*enfermeté* est considéré ici comme une *réification* de l'infirmité dans l'espace clos comme la définit Shigemi Sasaki en prenant pour exemple « Prison de Pensee » de Charles d'Orléans.<sup>(20)</sup> Un autre personnage, Entendement, accompagne l'auteur au chevet du lit qui enferme son corps et sa pensée attrapée par Mélancolie. Cette allégorie est incarnée par le jeune bachelier. François Rouy fait remarquer une complexité d'allégorie dans la structure autobiographique de ce traité. Il y coexiste le « petit entendement » qualifié de l'adjectif possessif « mon », à savoir le double d'auteur, et l'entendement humain en général<sup>(21)</sup>, étant donné qu'Entendement nomme le narrateur « l'homme » dans ses propos<sup>(22)</sup>.

Affecté de la Mélancolie, Entendement tombe dans un état de léthargie :

[...]le bon et sage (=Entendement), qui a ce besoing m'avoit conduit jusquez au lit, demoura de coste moy estourdi, estonné, et comme en litargie<sup>(23)</sup>.

Ce terme médical et philosophique, *litargie*, désigne l'état qui ressemble à la mort en raison de l'engourdissement de l'esprit. Associé parfois au mot « dormir » et rapproché du terme, *entroubli*, que François Villon emploie, il figure déjà dans la *Consolation de Philosophie* comme le montre Jean-Claude Mühlethaler<sup>(24)</sup>. C'est une maladie dont un des symptômes est l'oubli de soi-même<sup>(25)</sup>.

Le logis d'*enfermeté* représente le cerveau. Alléguant la pensée aristotélicienne, Alain Chartier mentionne les quatre facultés sensibles<sup>(26)</sup> à l'intérieur de l'homme, à savoir les sens internes : celles qui sont « sensitive », « ymaginative », « estimative » et « memoire »<sup>(27)</sup>. Les trois monstres, Défiance, Indignation et Désespérance sont produits par la *fantasie* dans « la region d'ymaginative » au milieu de la tête.<sup>(28)</sup> Selon les *Auctoritates Aristotelis*, florilège d'Aristote, répandus dès le XIIIe siècle dans l'enseignement universitaire, les quatre vertus internes sont définies telles qu'elles sont interprétées par des commentateurs arabes d'Aristote :

Quattuor sunt virtutes animae sensitivae interioris, scilicet sensus communis : imaginatio sive phantasia quod est aestimativa quae in hominibus dicitur cogitativa et memoria. Imaginatio est in interiori parte cerebri, aestimativa in medio, memoria vero in posteriori parte<sup>(29)</sup>.

Les opinions sur les facultés des sens internes se diversifient comme O. Cameron Gruner fait remarquer dans sa traduction du Livre I du *Canon* d'Avicenne<sup>(30)</sup>. Les lacunes de *sensus communis* (sens commun) opposées à la reprise du mot *sensitive* dans ce texte traduisent l'état de l'auteur dans le préambule. La localisation des sens internes correspond à l'agencement des personnages allégoriques, Défiance, Indignation et Désespérance apparus par la *fantaisie*. Ces trois monstres se dressent devant la pensée<sup>(31)</sup> alors que le *petit guichet* de la mémoire se situe au plus fond, ce qui correspond à la localisation du centre de la mémoire dans l'espace du cerveau qui est représenté par le logis de la malade :

Car j'avoye tourné ma face, et ma fantasie fichée vers ces troys monstres, jucquez a ce que Entendement se retrait vers la partie de ma memoire, et ouvrit a grant efforts pour donner plus grant clarté ung petit guichet dont les varroux estoient compressés du rooil de oubliance.<sup>(32)</sup>

Le *guichet* y constitue un objet immobile, ce que symbolisent les verrous rouillés. La petite porte de la mémoire est tirée de toutes ses forces par Entendement, opposée au guichet ouvert par Oiseuse bienveillante après la recherche autour du mur. L'ambiance joyeuse dans les lieux communs de la théorie d'amour au commencement dans le *Roman de la Rose* fait contraste avec l'accumulation des termes médicaux dans le *Livre de l'Espérance*.

### **3. Le vent alentour du guichet : la cause de *trébucher***

L'*enfermeté* désigne non seulement la maladie mais aussi la faiblesse. Le passage du *petit*

*guichet* amplifie le péril d'arriver en haut du donjon, étant donné que l'exiguïté rend le vent plus violent :

Se tu as le courage ou pour plus proprement parler la folle cuidance de toy vouloir ingerer jusques au dangereux donjon ou dame Court se retrait en son privé, saches que le guichet en est si petit, la planche si estroite, la fosse desoubz si parfont, et y court le vent d'envie a si grand bouffeez, que a l'entrer ou a l'issue tu te pourras blecer sans garison ou tresbuchier sans resourse.<sup>(33)</sup>

Abattu par le *vent d'envie* qui court autour du donjon représentant la cour, on se trouble et peut *tresbuchier* sans pouvoir se relever. La sonorité de *tres/buchier* dans ce contexte évoque un sens « heurter » par un radical en outre du sens littéral, « trébucher ». Alors que le verbe *tresbuchier* connote la précarité de commettre une faute, il implique ici la douleur par un choc.

Par ailleurs, l'avancement dans la voie hiérarchique mène des orgueilleux à tomber : « quant les orgueilleux sont en hault esleveez, tant trebuchent il plus bref et durement »<sup>(34)</sup>. L'orgueil est « le prince de tous les vices »<sup>(35)</sup>. Christine de Pisan qui se dit « la trebuschee »<sup>(36)</sup> explique ce qu'est le vent en hauts étages du donjon dans son œuvre autobiographique et politique, l'*Advision Cristine* :

Il est voir que ung soubtil vent es montaignes plus qu'es valees cy environ court et pres de cy, le quel est tant envenimez que toute personne qui ferus en est devient gros et enflez. Or advient il que les plus puissans demeurent hault es grans dongions et esleveez domicilles, si reçoivent a descouvert et a plain le soufflement dudit vent.<sup>(37)</sup>

On considère d'une part ce vent comme celui de la mélancolie qui souffle à l'intérieur de soi-même, expliqué dans le problème XXX aristotélicien<sup>(38)</sup>. D'autre part, le vent signifie ici « bruit » et « querelle » ainsi que « envie » associée par Alain Chartier à ce terme, lequel est un facteur de la maladie « incurable »<sup>(39)</sup>.

Notre auteur sème de verbe, trébucher, le *Livre de l'Espérance*. Cette réitération est tenue pour avertissement aux princes et courtisans. Dans le *Curial* dont l'original latin est intitulé, *De Vitae Curiali*, le verbe *praecipito* qui signifie « tomber, se précipiter, tirer à sa fin » correspond au terme en question, *tresbuchier*, dans la traduction en moyen français : « de tant seras tu en plus grant peril de tresbucher, comme tu seras monté en plus hault lieu<sup>(40)</sup> ». Le *vent d'envie* est analysé par Alain Chartier, palatin, comme en témoigne un passage suivant de cette prose :

Car les grand vens qui soufflent es haultes cours sont de telle condicion, que ceulx qui s'i sont

follement juchiez sont après leur desappointement comme ung spectacle d'envie, de detraction ou de haine a toutes gens et se treuvent subgetz jusques a estre vituperez et ravallez entre les popullaires, [...] <sup>(41)</sup>.

Entendement, double de l'auteur, tente d'approcher ou plutôt d'attirer la Dame Espérance afin de ne plus trébucher :

Et se ainsi est que en ruine dez corps et des biens tu maintiens et redresses l'esperit par don de Dieu, qui ne veult pas sa creature de tous pointz trebucher sans resourse, aide moy contre ceste infortune, et ne me vueillez en necessité eslongner. <sup>(42)</sup>

Une des vertus théologiques, Espérance, le réprimande sur sa tendance aux « passions sensuelles » de sorte qu'elle lui conseille de lever son visage « aux cieux » où se trouve sa « première maison », autrement dit « son derrain refuge » <sup>(43)</sup>. Vers la fin du *Curial*, l'auteur montre sa volonté de retrait de la vie courtisane. Le *guichet* étroit est à la fois une entrée et une sortie de la cour dont le doute, l'orgueil et la *faintise* s'emparent.

Or, la lumière pénétrant par le guichet rend la vérité visible, introduisant les personnages allégoriques des vertus qui consolent la douleur.

#### **4. L'ouverture de la lumière : un écho de l'*Advision Cristine***

Par surcroît, le guichet est l'ouverture de la lumière éblouissante, que l'étréitesse de la porte rend plus intense :

Mesmemment Entendement qui defferma le guichet de ma memoire lez (=trois vertus théorogales incarnées <sup>(44)</sup> et une damoiselle) mecogneust a l'entrer, car encores avoit il ses yeulx esblohis, comme prisonnier qui d'une trouble chartre vient soudainement a la lueur du soleil. <sup>(45)</sup>

L'exemple du prisonnier évoque l'allégorie de la caverne de Platon (*La République*, Livre VII) <sup>(46)</sup>. La lumière y symbolise la connaissance de la vérité. Pour le prisonnier qui s'habitue à l'ombre et s' imagine après la détention de longue durée que l'ombre est l'état normal, il faut s'accoutumer à la vérité lumineuse. Dans le *Livre de l'Espérance*, la faiblesse de la vue d'Entendement est soulignée :

[...] les yeux de l'Entendement malades en estoient deprimés, car la petite vertu de la veue, affoiblie du mal et des tenebres d'erreur, ne pouvoit si grant resplendisseur soustenir.<sup>(47)</sup>

Les « tenebres d'erreur » rappelle « tenebres d'ignorance<sup>(48)</sup> », une expression employée dans l'auto-appellation de Christine de Pizan. Compte tenu de l'allégorie de la caverne, l'erreur exprime une confusion entre l'ombre semblant véritable et la vérité.

Le *Livre de l'Espérance* est censé être un écho, une résonance de l'*Advision Cristine* dont la date de rédaction présumée est antérieure à celle de l'œuvre d'Alain Chartier. Comme Ch. Reno et L. Dulac le résumant dans l'Introduction de l'*Advision Christine*<sup>(49)</sup>, le *huisselet* au lieu du *guichet* est un huis de « la lumière éclatante de Philosophie » dans la 3<sup>ème</sup> partie à la suite des deux stades de la lumière : de la vérité masquée à la recherche dans l'ombre lumineuse. Notre auteur substitue *guichet* à *huisselet*, terme employé par Christine de Pizan. En tenant compte du débat sur le *Roman de Rose* en 1402 avant que l'*Advision Cristine* soit rédigé, on peut proposer deux hypothèses. D'une part, il est possible que ces deux écrivains aient sous les yeux deux manuscrits différents du *Roman de la Rose*. D'autre part, Christine de Pizan choisit le terme, diminutif de « huis » remontant à l'étymon *ostium* qui signifie une « porte extérieure de la maison »<sup>(50)</sup>.

Dans le *Livre de l'Espérance*, les vertus théologiques, Foi, Espérance et Charité, entrant par le guichet, éclairent le logis. Alors que la lumière est un attribut divin, trois monstres maléfiques, Défiance, Désespérance et Indignation, y restent encore. Dans le cas de Christine de Pizan, bien que l'intensité de la lumière soit aussi forte, l'auteur lui-même a l'audace de s'approcher de la porte, ayant « le visage tout au plus près » :

[...] si tost que ouvert fu, une si tres grant lumiere me fery en la face et es yeulx que de tous poins cuiday estre aveuglee.<sup>(51)</sup>

La lumière, opposée aux ténèbres d'ignorance, se répand dans la chambre et remplit tout l'espace « de tres grant resplendeur »<sup>(52)</sup>.

Ce qui emplit l'espace n'est pas seulement la lumière. Le remplissage va de pair avec l'étroitesse.

## 5. Le remplissage au guichet et au logis : concurrence des cinq sens

Les trois monstres apparus « en maniere de vision », troublent le sens du narrateur. Regula

Meyenburg distingue la vision de ces monstres avec celle des vertus théologiques. Elle considère la première comme « l'hallucination autoscopique visuelle et auditive » dans un état de « l'entre-oubli et du demi-sommeil » et la deuxième comme l'allégorie inspirée par la raison et la mémoire.<sup>(53)</sup>

Le guichet est rempli de la voix d'Indignation. Ses reproches et les médisances bégayées en débit rapide trouvent un équivalent visuel dans l'image des gens qui se hâtent de sortir par un étroit guichet. :

Si tost que ces troys abhominablez monstres me furent apparuez, la seconde avoit tel desir de respandre par sa bouche arrogans et rioteuses paroles, que le haste de parler lui enterrompoit sa voix et faisoit sa langue bauboyer, et la multitude des reprouches et mesdiz qui s'efforcent yssir de son apostumé courage, empeschoit l'un l'autre, ainsi que presse de gens qui se hastent de yssir par ung estroit guisset.<sup>(54)</sup>

La voix prend alors une forme imagée. Ceci évoque l'état du *sens commun* aristotélicien qui ne fonctionne pas bien comme l'illustre le passage dans le *Roman de la Rose* de Jean de Meun : « si con li sen comum someillent »<sup>(55)</sup>.

La graphie exceptionnelle, *guisset*, est censée être une forme secondaire d'*huisset*. L'alternance de **g** et **h**, à part la raison morphologique, souligne la fermeture du verrou comme en témoigne le manuscrit Paris, BnF. fr. 832 (fol. 3r) où une forme renversée de **h** semble verrouillée. Dans le contexte, cette graphie exprimerait le remplissage de la voix dans le logis, soit dans le cerveau. Le remplissage qui comble l'espace d'images se reflète dans la miniature du manuscrit BnF. fr. 126 (fol. 218r) envahie par de nombreux personnages allégoriques.

D'ailleurs, le nombre « sept » représente la plénitude dans la Bible, particulièrement dans l'Apocalypse<sup>(56)</sup>. Ce nombre est employé dans l'allusion du Nouveau Testament :

La seconde enseigne estoit ung aultre livre a sept fermeurs deffermés, escript du sang de l'aignel sans tache qui fut digne de cestuy livre par sa vertueuse passion,[...].<sup>(57)</sup>

Les sept *fermeurs* évoquent à la fois les sceaux du livre brisés par l'Agneau, le Christe, dans l'Apocalypse<sup>(58)</sup> et les verroux du guichet. L'ouverture du guichet pour introduire Foy incite Entendement à se souvenir d'un livre ouvert, le Nouveau Testament qui était un des trois indices. Le premier indice est le Pantateuque de Moïse contenant les cinq livres : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Le troisième désigne les douze articles de la foi, profession de foi qui se divise entre les cieux et la terre ainsi que l'échelle de Jacob. Ces trois indices composent l'étude de théologie qui a réconforté Entendement<sup>(59)</sup>.



## 6. La boîte pleine d'ongnements

Le guichet étant ouvert, le logis d'*enfermeté* est rempli du baume de consolation, lequel exprime la transfiguration de la parole de Dieu :

Ceste dame Esperance avoit la face riant et joyeuse, le regart hault, et la parolle agreable, la main garnie d'une boete de cyprés plaine de ongnements confiz de promesses faites jadis aux peres par lez prophetes, et a nous par la bouche du filz de Dieu ; et cestui est la balsme de consolation des saintes Escripures, qui nous nourrist en esperance, et assouage lez douleurs dez angoisses du monde.<sup>(60)</sup>

Jacqueline Cerquiglini-Toulet constate que « Coffre, armoire, écrin » représente « la mémoire a la forme du livre pour les XIVE et XVe siècles »<sup>(61)</sup>. Dans cette œuvre, la boîte de cyprès plaine de parfum serait censée être la *capsa*, châsse, qui contient les livres ou les rouleaux, à savoir ceux de l'Ancien et du Nouveau Testaments<sup>(62)</sup>. François Rouy traite de cet attribut spécifique d'Espérance sous un autre aspect : « Les propriétés physiques et l'usage thérapeutique de ces *onguemens*, celui de la *balsme*, évoquent à la fois les essences médicinales et les onguents vulnéraires »<sup>(63)</sup>. Par ailleurs, la métaphore de la nourriture s'y ensuit remarquablement par les termes alimentaires : *garnie*, *confiz* et *nourrist*. Le logis est comblé de « délicieuse flaireur » et de « delectable odeur ». Cette boîte qui fournit une nourriture spirituelle et alimentaire est considérée comme une métamorphose du guichet ouvert.

Le remplissage par la vision perçue par l'ouïe et la vue est remplacé par l'odorat et le goût. Alors Défiance et Désespérance se cachent et Entendement, « touché de loing de l'oudeur de la boete<sup>(64)</sup> », s'approche de l'Espérance. C'est ce qui montre l'unification complexe des cinq sens. L'odorat et le goût consolent ici la douleur de la maladie.

En conclusion, Alain Chartier, à travers le *guichet*, interprète comme une maladie le fait d'entendre et voir les visions irréelles comme si elles existaient en réalité. Cette maladie s'analyse avec une certaine objectivité, lequel remède est discuté dans le *Livre de l'Espérance*. Les symptômes qui ne sont pas toujours acceptables sont mis en scène par les personnages allégoriques dans le cadre didactique avec un guichet à l'arrière-plan. Le *guichet* y constitue le point de passage de la lumière de la vérité, de la voix et du vent d'envie. Notre auteur met l'accent sur la plénitude négative et positive dans l'espace étroit. Dans cette œuvre, l'influence des *Roman de la Rose* et *Livre de l'Advision Cristine*, qui abordent également la vision, ne s'inscrit pas sous forme de citations directes, mais

d'écho, de résonance. Le *guichet* ouvert se transforme en Bible ouverte et en boîte ouverte lorsque l'Espérance s'en approche.

Or, la faiblesse de la vue et la précarité de *trebucher* sont soulignées. Est-il donc possible d'identifier Alain Chartier au narrateur décrit comme le malade ? Dans le *Roman de Rose*, le mécanisme de la vision dans le miroir est expliqué par l'effet du miroir et le trouble de la vue<sup>(65)</sup>. La petitesse du *guichet* pourrait être réalisée selon la position du miroir. La vision est une source de la création chez Christine de Pizan comme en témoigne le titre, l'*Advision Cristine*. Notre auteur, invente-t-il la vision par l'imagination ou la science ? Ce sujet sera à examiner en allant plus loin.

## Notes

- (1) Ce chapitre base sur ma communication, faite le 25 octobre 2013 au Congrès d'automne à la Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises qui a eu lieu à l'Université Beppu au Japon (compte rendu en japonais de « La vision du petit guichet dans le *Livre de l'Espérance* d'Alain Chartier », *Etudes de Langue et Littérature françaises*, No. 105, 2014, p. 272). Le chapitre concerné est inclus dans mon mémoire en Master de Recherche soutenu à l'Université Sorbonne-Paris IV. Cf. Midoriko Ishido-Kageyama, « La consécution représentative dans les œuvres d'Alain Chartier », Sorbonne-Paris IV, UFR, 2015, p. 56-69. Je remercie Françoise Thiry pour sa relecture.
- (2) Voir l'entrée « vîk » dans *FEW.*, t. 17, éd. 1962, p. 428-430.
- (3) Cf. Entrée « guichet » dans *Gdf. Complément*, t. 9, p. 736 et dans *T.-L.* t. 2, 767-769.
- (4) ALAIN CHARTIER, *Le Curial*, éd. Ferdinand Heuckenkamp, Halle, 1899 (réimpression, Genève, Slatkine Reprints, 1974), p. XXX-XXXIV. La date supposée de traduction se place entre 1395 et 1433.
- (5) *Les œuvres latines d'Alain Chartier*, éd. Pascale Bourgain-Hemeryck, Paris, CNRS, 1977, p. 67-71.
- (6) *Gdf. Complément*, t. 9, p. 736 ; *FEW.*, t. 17, éd. 1962, p. 428-430.
- (7) *T.-L.*, t. 2, 767.
- (8) Ms. BnF. fr. 5618, fol. 315v.
- (9) Noël Dupire, « Alternances phonétiques en picard », *Romania*, t. 53, 1975, p. 151-176.
- (10) George Curtius, *La chronologie dans la formation des langues Indo-germaniques*, Paris, A. Franck, 1869 (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes), p. 69.
- (11) Entrée « viquet », Henri Moisy, *Dictionnaire de patois normand*, Caen, Henri Delesques, p. 1887, p. 670.
- (12) Entrée « wicket », *Oxford English Dictionary*, 2e éd. 1989, p. 312.
- (13) Entrée « wisk », W. Meyer-Lübke, *REW*, t. 3, éd. 1911, p. 736.
- (14) Henri Bonnard, *Synopsis de phonétique historique*, 6<sup>e</sup> éd. Sedes, 1982. ;  
Noëlle Laborderie, *Précis de phonétique historique*, Armand Colin, 2007.
- (15) Cette étude fonde sur l'édition par Ernest Langlois qui précise les variantes du mot *guichet*. Cf.

- GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, éd. Ernest Langlois, Paris, Firmin-Didot et Cie., 1920 (SATF), t. 2, p.26-27, v. 499-502. On se réfère aussi à la traduction japonaise par Katsuhide Shinoda contenant les annotations détaillées. Cf. *Le Roman de la Rose* (en japonais), éd. traduite et annotée par Katsuhide Shinoda, Tokyo, Chikuma shobo, 2007, 2 vols.
- (16) *Le Roman de la Rose*, éd. E. Langlois. *op. cit.*, t. 2, p. 27, v. 516-517, Variantes « guichet » et « huisselet ».
- (17) *Ibid.*, p. 28, v. 524-526, Variantes « huisselet » et « petit huis ».
- (18) *Ibid.*, p. 33-40, v. 631-776.
- (19) Quant au « logeis d'enfermeté », F. Rouy mentionne deux interprétations de la préposition « de » comme « possession » ou épithète. Dans la première, il tient « enfermeté » pour la maladie personnifiée. A la deuxième, ce terme associé au « logeis » est considéré comme « espace clos de murs ». Cf. François Rouy, *L'Esthétique du traité moral d'après les œuvres d'Alain Chartier*, Genève, Droz, 1980 (Publications romanes et françaises, CLII), p. 153-155.
- (20) Shigemi Sasaki, « Charles d'Orléans » in *Guide de la littérature française médiévale* (en japonais), Dir. Noboru Harano, Kyoto, Sekai-shicho-sha, 2007, p. 182-183. La *réification* est un terme sociologique qui désigne « la transformation effective ou mentale de quelque chose qui, à l'origine, ne fut pas une chose ». Cf. Frédéric Vandenberghe, « La notion de réification, Réification sociale et chosification méthodologique », *L'Homme et la société*, No. 103, 1992, Aliénations nationales, p. 81.
- (21) F. Rouy, *L'Esthétique du traité moral*, *op. cit.*, p. 119-120.
- (22) ALAIN CHARTIER, *Le Livre de l'Espérance*, éd. François Rouy, Paris, Honoré Champion, 1989 (Bibliothèque du XVe siècle), p. 22, Pr. V, l. 22 et 29.
- (23) *Ibid.*, p. 4, Pr. I, l. 30-32.
- (24) Voir. Jean-Claude Delclos, « *L'entroubli* de Villon ou la page que l'on ne peut tourner », in *Mélanges de Langue et de Littérature françaises du Moyen Age offerts à Pierre Demarolle*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 363-374. J.-C. Mühlethaler traite de ce thème à la fin du *Lais* de François Villon en le comparant à un état de léthargie chez Alain Chartier. Cf. Jean-Claude Mühlethaler, « *Le Rooil de oubliance*, Ecriture de l'oubli et écriture de la mémoire dans *le Livre de l'Espérance* d'Alain Chartier », *Etudes de Lettres*, 2007, 1-2, p. 203-221.
- (25) *Cumque me non modo tacitum sed elinguem prorsus mutumque vidisset, admovit pectori meo leniter manum et : Nihil, inquit, pericli est, lethargum patitur, communem illusarum mentium morbum. Sui paulisper oblitus est* « Comme elle voyait que j'étais non seulement silencieux, mais incapable de parler et complètement muet, elle posa doucement sa main sur ma poitrine et : -Il n'y a rien à craindre, poursuivit-elle, il souffre de léthargie, une maladie courante chez les esprits abusés. Il a un moment oublié qu'il est. », BOECE, *La Consolation de Philosophie*, éd. Claudio Moreschini, traduit par Eric Vanpeteghem, Paris, Le Livre de Poche, 2008 (Lettres Gothiques), Livre 1, chapitre 2, 5, p. 52-53. Voir aussi. Jean-Claude Mühlethaler, art. cité, p. 203-221.
- (26) Apparat : Dans le manuscrit I (BnF. fr.126, fol. 219r-a), « sensuelles ».
- (27) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p.4, Pr. I, l. 36-41.
- (28) *Ibid.*, p. 5, Pr. II, l. 6-12.
- (29) « A l'intérieur se trouvent les quatre vertus sensibles de l'âme, à savoir le sens commun : la vertu

- imaginative ou *fantaisie* qui est l'évaluation que nous appelons *pensée* quant à l'homme et la mémoire. L'imagination se situe dans une partie antérieure du cerveau et l'évaluation au milieu, mais que la mémoire dans une partie postérieure.», Jacqueline Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis, un florilège médiéval Etude historique et édition critique*, Louvain, Publications universitaires/Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 201. J. Hamesse cite des sources de cette phrase, soit Averroes, *In De memoria*.
- (30) *A Treatise of The Canon of Medicine of Avicenna, incorporating a translation of the first book*, éd. anglaise par O. Cameron Gruner, traduite de la version latine, Londre, Luzac, 1930, Livre I, Thesis VI. p. 135-141. Cf. *Ibn Sīnā*, éd. japonaise par Hitoshi Igarashi, Tokyo, Asahi, 1981, p. 186-189. Alain Chartier apprécie l'ouvrage de médecine d'Avicenne, *Canon*, dans ce traité. Cf. *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 73, Pr. IX, l. 209-212. Lina Bolzoni discute de la localisation des facultés de l'âme et de la carte interne du cerveau en se référant à Avicenne. Cf. Lina Bolzoni, *La Chambre de la mémoire, Modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*, p. 206-210.
- (31) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 5, Pr. II, l. 4-12.
- (32) *Ibid.*, p. 23, Pr. V, l. 44-48.
- (33) *Ibid.*, p. 8, Pr. II, l. 100-106.
- (34) *Ibid.*, p. 50, Pr. VIII, l. 35-36.
- (35) *Ibid.*, p. 154, Pr. XV, l. 120-121.
- (36) CHRISTINE DE PIZAN, *Le livre de L'Advision Cristine*, éd. Christine Reno et Liliane Dulac, Paris, Honoré Champion, 2001 (Etudes Christiniennes), p. 14, l. 12-14. « Une liqueur douce et tres souefve » donne à cet auteur la force de se relever.
- (37) *Le Livre de l'Advision Christine*, *op. cit.*, p. 31, l. 73-77.
- (38) Cf. (Pseudo-)ARISTOTE, *L'Homme de génie et la mélancolie : problème XXX*, 1, éd. traduite par Jackie Pigeaud, Paris/Marseille, Rivages, 1988 (Petite bibliothèque Rivages).
- (39) *Le Livre de l'Advision Christine*, *op. cit.*, p. 31, l. 70.
- (40) *Le Curial*, éd. Heuckenkamp, *op. cit.*, p. 8, l. 9 et p. 9, l. 13-15.
- (41) *Ibid.*, p. 9, l. 22-26.
- (42) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 91, Pr. X, l. 162-166.
- (43) *Ibid.*, p. 92, Pr. X, l. 172-192.
- (44) Foi, Espérance et Charité dont la dernière ne prend pas de parole.
- (45) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 23, Pr. V, l. 51-55.
- (46) PLATON, « La République » in *Œuvres complètes*, éd. Emile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1933, t. 7-1, p. 514a-518b.
- (47) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 23-24, Pr. V, l. 56-59.
- (48) CHRISTINE DE PIZAN, *Le livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, éd. Suzanne Solente, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1936, I, p. 5.
- (49) *Le Livre de l'Advision Cristine*, *op. cit.*, p. XX.
- (50) Entrée « OSTIUM », *FEW.*, t. 7, éd. 1955, p.437-440. Cf. *DEAF*, t. 7-1, 1599.
- (51) *Le Livre de l'Advision Cristine*, *op. cit.*, p. 93, l. 49-53.
- (52) *Le Livre de l'Advision Cristine*, *op. cit.*, p. 93, l. 71-72.

- (53) Regula Meyenberg, *Alain Chartier Prosateur et l'Art de la Parole au XV<sup>e</sup> siècle*, Zurich, Francke Berne, 1992 (Romanica Helvetica), p. 174-177.
- (54) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 6, Pr. II, l. 45-51.
- (55) GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, éd. Ernest Langlois, Librairie Ancienne Edouard Champion, t. 4, 1922, t. 4, p. 224, v. 18309 et suite. D'ailleurs, la notion de notre époque, synesthésies, désignant « un croisement de deux sens », pourrait y être appliquée au sens large. Malgré la distinction ambiguë, les synesthésies sont des sources d'inspiration du poète. Cf. Aude Leblond, « Segalen et les synesthésies : une perception incommunicable », *Etudes de Langue et Littérature Françaises*, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, No. 103, 2013, p. 115-128.
- (56) Michel Feuillet fait remarquer l'occurrence fréquente de ce nombre dans l'Apocalypse. Cf. Michel Feuillet, *Lexique des symboles chrétiens*, Paris, PUF (Que sais-je ?), 2004. Voir aussi la préface par Peter van der Veen. Cf. Gottard G. G. Reinhold, *The Number Seven in the Ancient Near East*, Frankfurt, Peter Lang, p. XI.
- (57) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 27, Pr. V, l. 154-156.
- (58) Ap. 5 : 1-8 : 1.
- (59) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 27-28. Cf. Gn. 28 : 12.
- (60) *Ibid.*, p. 89, Pr. X, l. 97-103.
- (61) Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *La couleur de la mélancolie, : la fréquentation des livres au XIV<sup>e</sup> siècle 1300-1415*, Paris, Hatier, 1993, p. 126.
- (62) Voir. L'article sur ligne : Claudine Brunon, « La Capsa » (<http://arpee.typepad.com/enluminure/2014/07/la-capsa.html>). Cf. Entrée « capsas », *Le Grand Gaffiot*, éd. 2000, p. 264. Dans *l'Art poétique* de Horace, le coffret de cyprès, *cupressus*, renferme des vers. Voir. HORACE, *Epîtres*, Paris, Belles Lettres, p. 219.
- (63) François Rouy, *L'esthétique du traité moral*, *op. cit.*, p. 24.
- (64) *Le Livre de l'Espérance*, éd. F. Rouy, *op. cit.*, p. 89, Pr. X, l. 97-115.
- (65) *Le Roman de la Rose*, t. 4, éd. cit., p. 217-231, v. 18153-18486.

